

LES MUSICIENS CÉLÈBRES

BERLIOZ

LES MUSICIENS CÉLÈBRES

COLLECTION D'ENSEIGNEMENT ET DE VULGARISATION

Placée sous le Haut Patronage

DE

L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS

Parus :

- Berlioz, par Arthur COQUARD.
Boieldieu, par Lucien AUGÉ DE LASSUS.
Chopin, par Elie POIRÉE.
Félicien David, par René BRANCOUR.
Gluck, par Jean d'UDINE.
Gounod, par P.-L. HILLEMACHER.
Grétry, par Henri de CURZON.
Hérold, par Arthur POUGIN.
Liszt, par M.-D. CALVOCORESSI.
Mendelssohn, par P. de STÆCKLIN.
Mozart, par Camille BELLAIGUE.
Paganini, par J.-G. PROD'HOMME.
Rameau, par Lionel de la LAURENCIE.
Rossini, par Lionel DAURIAC.
Schubert, par L.-A. BOURGAULT-DUCOUDRAY.
Schumann, par Camille MAUCLAIR.
Weber, par Georges SERVIÈRES.

LES MUSICIENS CÉLÈBRES

BERLIOZ

PAR

ARTHUR COQUARD

BIOGRAPHIE CRITIQUE

ILLUSTRÉE DE DOUZE REPRODUCTIONS HORS TEXTE



PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD

HENRI LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON (VI^e)

Tous droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous pays:

BERLIOZ

INTRODUCTION

C'était en 1868, un an environ avant la mort de Berlioz. La Société Chorale d'amateurs, appelée *Société Sainbris*, préparait, pour un prochain concert, l'admirable septuor avec chœurs des *Troyens à Carthage*. A l'une des dernières répétitions, on annonce la visite du maître. Nous commençons à travailler lorsque Berlioz parut. Je revois la scène, comme si elle était d'hier. Il s'avance, salue froidement, vient se mettre près de moi — j'étais au premier rang des ténors — et de M. Augustin Cabat, aujourd'hui conseiller à la Cour de Paris. N'étiez-vous pas parmi les basses, Adolphe Jullien, Paul Collin, Arthur Duparc ?... Je vois au piano Adolphe Maton. Je crois bien — sans l'affirmer pourtant — que César Franck tient l'harmonium.

Sans mot dire, Berlioz fait un signe à Guillot de Sainbris, notre chef : la répétition commence. Je ne perds pas de vue ce visage triste, énergique, avec un pli d'amertume au coin de la bouche. Nous chantons.

Profondément ému de la splendeur de cette incomparable scène, j'ai pleine conscience de la grandeur de l'homme. La répétition marche bien : le regard de Berlioz s'illumine. On y lit la conviction, l'enthousiasme. Il sait et il sent que l'œuvre est belle, qu'il peut en être fier, que son nom vivra à travers les siècles, en dépit des injustices de l'heure présente.

Le morceau terminé, il remet son masque d'indifférence, murmure quelques paroles à l'oreille de notre chef et, saluant froidement, s'éloigne sans mot dire.

Je l'ai revu une seconde fois, très peu de temps après, dans un salon où trônait Gounod, étincelant de verve et d'éloquence, entouré d'hommages et d'admiration bruyantes. Berlioz arriva un peu tard. A l'exception des maîtres de la maison, on ne fit guère attention à lui. Un moment même, pendant que Gounod commentait, avec une étonnante poésie et une incroyable abondance d'images, le duo fameux de *Don Juan* : « *La ci darem la mano* », — je l'entends encore et je le vois, murmurant pendant la ritournelle d'orchestre : « Sentez-vous les parfums des orangers ? » — Berlioz resta isolé, dans un coin du petit salon. Seul, peut-être, à l'admirer, en ce milieu brillant et léger, j'étais violemment tenté de l'aborder. Je n'osai pas. Qu'étais-je?... Un pauvre étudiant... Que pouvais-je lui dire?... Et pourtant, si j'avais fait le premier pas, j'aurais sûrement trouvé quelqu'un de ces mots vibrants qui vont au cœur. Il aurait senti dans mon jeune enthousiasme, quelque chose de cette flamme qui réchauffe et apporte la vie,